

Brèves littéraires

Brèves

Les marathoniens

Lise Florence Villeneuve

Numéro 66, hiver 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villeneuve, L. F. (2004). Les marathoniens. *Brèves littéraires*, (66), 75–79.

LISE FLORENCE VILLENEUVE

Les marathoniens

Le mauvais usage ayant congédié l'imparfait du subjonctif, les temps ne voyageaient plus en concordance. Le mot juste, enlisé dans les méandres d'une pensée vaseuse, impropriétés et clichés entortillaient la langue comme de la menthe poivrée. Si nos aïeux avaient quitté leur repos, ils se fussent imaginés en pays inconnu. Chaque mot ou expression eût dû, en pareille occurrence, s'écrire en italiques ou entre guillemets français pour bien marquer sa dissidence avec le *Petit Robert*.

Dans ce contexte amphigourique, une frénésie de création s'empara de lecteurs naguère cantonnés dans un rôle passif. Inspirés par une respectable hôtesse dont les agapes courues favorisaient le « parler pour parler », professeurs et experts ès rédaction se dirent : pourquoi pas « écrire pour écrire » ?

De l'école à l'université, on lança des ateliers d'écriture, on griffonna jusqu'aux concours, aux marathons, à l'édition à compte d'auteur. Pourquoi confiner l'exercice au milieu scolaire ? Qui sait lire peut écrire, et un écrivain en latence n'attend que l'émulation. Voilà que des animateurs improvisés aux profils divers emboîtent le pas. Madame au foyer s'embrigade à côté de la secrétaire pour des vagues d'assaut de la page blanche, séances de dépoussiérage de l'imaginaire et forcing de souvenirs.

L'éventail d'ateliers proposés devient un marché de la surenchère où chacun promeut son approche : cathartique, ludique, généalogique, thérapeutique, occupationnelle, didactique ou aucune de ces réponses. Dans ce fouillis se glissent des gourous de génération spontanée qui cherchent à combler, contre rémunération, davantage de besoins psychologiques que d'attentes littéraires.

Pour maintenir un ratio idéal élèves-participants, les dirigeants d'ateliers font miroiter la publication d'un texte que le débutant soumettra, plein d'espoir, à une revue. Mal préparé, l'auteur en herbe aura envoyé quelques pages d'un texte de facture scolaire répondant à une consigne de départ dont les ficelles dépassent de partout. Il aura rêvé passer, sans transition, de l'atelier de production à l'atelier d'imprimerie. Désillusion pour ces novices qui n'auront pas rencontré leur Cassandre. On dira d'eux : « Les pauvres, ils sont mal armés ; aucun n'a entendu parler de Mallarmé ! » C'est peut-être là justement que le bât blesse, dans les carences culturelles qui font de l'écriture tous azimuts un manège tournant autour du « soi », facile à confondre avec un voyage autour du vide.

Avant d'attirer les foudres de professeurs compétents et inventifs, faisons quelques distinctions. D'une part, les ateliers de création dispensés dans les institutions d'enseignement post-secondaire obéissent à des paramètres pédagogiques codifiés. Ils se greffent sur un enseignement solide de la syntaxe, du style, de la cohérence argumentaire et sur la fréquentation des genres littéraires et des auteurs.

Le talent ne s'enseigne sans doute pas, mais il peut éclore inopinément lorsqu'un enseignant inspiré secoue systématiquement l'imaginaire de ses étudiants. Au cours des dernières décennies, on a vu émerger de jeunes auteurs dont le feu sacré ne demandait qu'à être attisé. On dispose désormais de précieux outils pour guider les jeunes dans la difficile pratique de l'écriture.¹

Les marathons d'écriture au collégial suscitent depuis quelques années des vocations spontanées. À Montréal ou en région, les départements de français organisent des nuits de création littéraire encadrées par des professeurs de français qui s'adjoignent des auteurs chevronnés pour stimuler les jeunes et susciter l'émulation.

Plus récemment, les organisateurs se sont alliés au quotidien *Le Devoir*, qui publie les deux ou trois meilleurs textes. On attire l'attention des médias, et voici nos lauréats qui triomphent sur la place publique. *La chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres*, confessait Mallarmé. Les enseignants disent à leurs élèves : Tout a été dit, il ne reste qu'à dire autrement. Mais en même temps, ils susurrent : Étonnez-moi ! Or, que se passe-t-il dans notre société axée sur le sensationnalisme ? Elle réclame le spasme de l'inédit, si ça se trouve, et carbure aux phénomènes délirants. D'aucuns argueront que c'est la tendance, qu'il faut se démarquer. Alors, les jeunes recourent à l'esbroufe quand ils ne se mettent pas à disjoncter. Des lecteurs moyens qui ne côtoient pas

¹ *Imaginer pour écrire* de Bruno Roy (rééd. VLB, 1998) est un bon exemple.

régulièrement d'étudiants auront été atterrés en lisant les textes primés lors du dernier marathon. Pourquoi les lecteurs du *Devoir* n'ont-ils pas réagi devant une dérive de plus en plus évidente ? La réponse se trouve, malheureusement, dans le petit nombre d'amateurs de ce genre de prose. Mais la dérive est bien réelle au plan éthique — ici, l'esthétique est sauve, mais cela suffit-il ? (le débat subsiste en art) — quand les lauréats recourent à des thèmes scabreux et à un imaginaire tordu pour choquer ou épater la galerie. Ne jouons pas les bégueules, mais tenons compte de l'âge des étudiants et sachons doser. Les enseignants ont à assumer leur rôle de formateurs en évitant de cloisonner morale et littérature. Qu'ils aiguillent leurs étudiants plutôt que d'encenser ceux qui abordent des sujets avilissants. Transgresser les tabous ne constitue pas le fin mot de la fiction littéraire.

Mais revenons à la multiplicité des ateliers d'écriture thérapeutique. Ces modes d'investigation de soi sont utiles, mais il faudrait les utiliser pour ce qu'ils sont : des outils cathartiques, un loisir agréable, une manière de se dévoiler à ses proches, etc. Les candidats de ces ateliers débordent d'enthousiasme, mais leurs attentes sont souvent déçues. Monsieur X a envie de se raconter pour ses petits-enfants. Fort bien. Ce travail d'écriture trouve sa justification dans la mesure où le texte est destiné aux proches. Il ne vise pas le grand lectorat sauf dans de rares cas où le récit s'élargit à l'illustration d'une époque, livre une expérience hors du commun ou brille par ses qualités littéraires.

Compétence mise à part, là où les animateurs font fausse route, c'est lorsque, débordant des objectifs

d'un atelier, ils font miroiter la publication éventuelle d'un texte ou d'un poème et incitent leurs élèves à soumettre des textes inachevés à des revues littéraires. Les refus successifs des maisons d'édition entraînent des effets néfastes : l'élève croit qu'on a abusé de sa naïveté, se sent dévalorisé, ce qui est contraire au but recherché. Le débutant jugera alors le milieu littéraire élitiste et impénétrable, fermé sur ses chapelles, voire injuste envers les non-initiés. Cette clientèle vulnérable risque de ne pas trouver son compte quand la donne est faussée. L'édition est un marché aux illusions. Plus les Québécois se scolarisent, plus large est le bassin d'auteurs potentiels et plus étroit celui des éditeurs. Le vouloir écrire ne suffit pas à susciter le talent sinon tous les professeurs de langue et littérature seraient des écrivains.

Réjouissons-nous que nos congénères maîtrisent de mieux en mieux leur langue. Soutenons les initiatives qui promeuvent l'écriture en milieu scolaire et gardons l'œil ouvert sur les ateliers occupationnels. Dans le premier cas, l'encadrement des jeunes est nécessaire pour que la littérature de demain sache marier éthique et esthétique. Dans le second cas, il est souhaitable que les animateurs d'ateliers grand public renoncent au mercantilisme et à la condescendance. De plus en plus de Québécois tenteront de séduire éditeurs et lecteurs ; de ce nombre, seuls les meilleurs — c'est peut-être utopique — se retrouveront au-dessus de la mêlée. Ceux-là méritent toute notre admiration et nos encouragements.